# L’automne reste sur tes mains

*L’automne devait n’être qu’une saison. Il a changé ses projets.*



Laura Bellini

# L’automne reste sur tes mains

L’automne devait n’être qu’une saison. Il a changé ses projets.

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384903452

ALL-IN Rafał Płonkowski



# TABLE DES MATIÈRES

INTRO ..... 4
Chapitre 1 - Les racines n'aiment pas la précipitation ..... 12
Chapitre 2 - Des frontières tracées au crayon ..... 25
Chapitre 3 - Ce qui se cache sous la terre ..... 39
Chapitre 4 - Le goût de ce que je n'avais pas prévu ..... 50
Chapitre 5 - Le droit de dire non ..... 63
Chapitre 6 - Avant que les dernières feuilles ne tombent ..... 73
Chapitre 7 - Ce qui ne peut pas être caché ..... 85
Chapitre 8 - Entre attirance et confiance ..... 97
Chapitre 9 - Le risque que nous prenons ensemble ..... 108
Chapitre 10 - Ce que nous choisissons en toute conscience ..... 120
Chapitre 11 - Faire une place à quelqu'un d'autre ..... 132
Chapitre 12 - Le prix des décisions des autres ..... 144
Chapitre 13 - La limite de ses responsabilités ..... 155
Chapitre 14 - La vérité murmurée à voix basse ..... 167
Chapitre 15 - La vérité irréversible ..... 177
Chapitre 16 - La distance dont j'ai besoin ..... 189
Chapitre 17 - Ce qui reste quand on s'en va ..... 197
Chapitre 18 - Le prix du lâcher-prise ..... 208
Chapitre 19 - Tout ce qui nous appartient ..... 217
Chapitre 20 - L'automne reste sur tes mains ..... 229

# INTRO

La première pomme tomba de l'arbre précisément au moment où je décidai que je ne resterais pas ici un jour de plus que ne le prévoyait mon contrat.

Elle heurta le sol juste à côté de ma chaussure et se fendit en deux morceaux inégaux. Je m'arrêtai entre les rangées de vieux pommiers et observai les pépins éparpillés sur la terre. L'air sentait l'écorce humide, les fruits mûrs et le sol que la pluie nocturne avait transformé en une lourde argile sombre. Au-delà des arbres s'étendaient les douces collines des environs de Sandomierz. Le brouillard n'avait pas encore quitté la vallée. C'était la dernière semaine de septembre et j'avais devant moi huit semaines de travail, ainsi qu'un billet d'avion pour Lisbonne réservé pour le 28 novembre.

Tout était prévu.

C'était ce que je préférais.

Je m'accroupis près des racines du pommier, écartai les feuilles mouillées de la main et examinai l'état du sol. Les racines étaient à découvert et le tronc portait les traces d'une taille négligée depuis longtemps. À une quinzaine de mètres de là, derrière un petit portail rouillé, commençait le jardin de démonstration de la pépinière Lis. Quelques années plus tôt, paraît-il, les propriétaires de maisons d'hôtes, les paysagistes et les amateurs en quête d'inspiration venaient nombreux ici. À présent, l'herbe envahissait les allées, les massifs perdaient leur forme et la pergola en bois penchait dangereusement vers un bassin asséché.

Ma mission consistait à redonner vie à cet endroit, sans prétendre qu'il était possible de remonter le temps.

C’était précisément pour cette raison que j’avais accepté le contrat.

Mon téléphone vibra dans la poche de ma veste. Le prénom de mon amie apparut à l’écran.

— Ne me dis pas que tu travailles déjà, lança Iga avant même que j’aie le temps de répondre.

— Je fais le tour du terrain.

— Dagna, il est sept heures du matin.

— Les plantes ne connaissent pas les horaires de bureau.

— En revanche, toi, tu devrais connaître le concept de repos. Je te rappelle que ce séjour devait être ta dernière mission avant le Portugal. Pas de prolongation, pas de projets supplémentaires et pas de sauvetage de personnes incapables de mettre de l’ordre dans leur propre vie.

Je souris malgré moi.

Iga me connaissait depuis quinze ans. Elle m’avait vue construire mon atelier, depuis mes premiers projets de balcons jusqu’aux jardins dont les propriétaires dépensaient parfois pour un seul arbre davantage que ce que je gagnais autrefois en un mois. Elle avait aussi été témoin de ma dernière rupture. Elle savait combien de temps j’avais passé à essayer de me convaincre qu’un avenir à deux ne devait pas nécessairement signifier renoncer à soi-même.

— Je n’ai l’intention de sauver personne, lui assurai-je. J’ai un projet, une rémunération et une date de fin. Ensuite, Lisbonne.

— Et le propriétaire ?

— Je ne l’ai pas encore rencontré.

— Il paraît qu’il est séduisant.

— Où vas-tu chercher ce genre d'informations ?

— Sur Internet. Il y a des photos de la pépinière. Quarante et quelques années, les cheveux bruns, l'air d'un homme capable de réparer un toit et de briser un cœur.

— Voilà une analyse très scientifique.

— C'est pour ça que tu as une amie.

Je raccrochai avant qu'elle ait le temps de développer sa théorie.

À vrai dire, l'apparence de Beniamin Lis ne m'intéressait pas. Ce que je voulais comprendre, c'était pourquoi un homme qui dirigeait l'une des pépinières d'arbres les plus réputées de la région avait laissé le jardin qui en était la vitrine tomber en ruine.

Je sortis de mon sac une chemise contenant les plans imprimés. Mon projet prévoyait de préserver les plus vieux pommiers, de restaurer les allées de pierre et de créer un espace où le jardin de démonstration se prolongerait naturellement en verger. Pas de décorations exotiques, pas de plantes choisies uniquement pour être belles sur les photos. Je voulais que les visiteurs sentent l'odeur de la terre et des fruits en entrant, plutôt que celle d'une décoration coûteuse.

Ce devait être mon dernier projet en Pologne avant de commencer à collaborer avec un atelier portugais spécialisé dans la restauration de jardins historiques. Je ne fuyais pas ma vie. Du moins, c'était ce que je me répétais. Je voulais simplement découvrir qui je pouvais être si, pendant quelque temps, personne ne s'attendait à ce que je reste.

Lorsque j'essayai d'ouvrir le portail, sa charnière inférieure grinça et refusa de bouger.

— Il faut le soulever un peu.

Une voix masculine retentit derrière moi.

Je me retournai.

Un homme se tenait à quelques pas, une tasse de café dans une main et un sécateur dans l'autre. Il portait une chemise sombre aux manches retroussées, un pantalon de travail usé et des bottes couvertes de boue. Ses cheveux, légèrement grisonnants aux tempes, semblaient avoir été coiffés avec les doigts plutôt qu'avec un peigne. Il ne souriait pas, mais son regard avait quelque chose d'attentif qui m'empêcha de détourner les yeux aussi vite que je le faisais habituellement avec les inconnus.

— Le portail ou les normes d'entretien du domaine ? demandai-je.

Il me regarda un instant sans répondre.

Puis il posa sa tasse sur le poteau de la clôture.

— Cela dépend de ce qu'il est le plus facile de réparer.

Il s'approcha, souleva le battant métallique et l'ouvrit d'un mouvement calme et assuré. Au lieu de passer devant moi, il s'écarta pour me laisser entrer.

— Dagna Rataj ? demanda-t-il.

— Et vous êtes sans doute Beniamin Lis.

— C'est exact.

Je lui tendis la main. Il la serra fermement, sans excès. Sa paume était rugueuse, chaude, marquée par un travail qui ne pouvait pas se faire derrière un bureau. Une petite coupure sur son pouce était protégée par un pansement. Je ne la remarquai que parce que, pendant une brève seconde, je

m’attardai sur nos mains plus longtemps que ne l’exigeait une simple poignée de main.

— Vous êtes arrivée plus tôt que prévu, dit-il.

— Je voulais voir le jardin avant que vous ne commenciez à m’expliquer ce qu’il devrait devenir.

Il haussa légèrement les sourcils.

— Et si j’ai mon propre avis ?

— Tant mieux. Ce sont les gens qui ne savent pas ce qu’ils veulent qui rendent le travail le plus difficile.

— Et ceux qui savent trop bien ce qu’ils veulent ?

— Tout dépend de leur capacité à écouter.

Cette fois, il sourit. Pas largement. Juste assez pour adoucir ses traits et me faire comprendre pourquoi Iga avait remarqué les photos.

Beniamin reprit sa tasse et baissa les yeux vers mes plans.

— Avant de commencer, il faut que vous sachiez une chose. Tous les arbres que vous avez indiqués comme devant être conservés ne pourront pas rester ici.

Je sentis monter en moi une irritation familière.

— Je ne prends de décision définitive qu’après avoir examiné le terrain. C’est précisément pour cela que je suis venue.

— Je comprends. Mais une partie du terrain pourrait changer de destination.

— Dans quelle mesure ?

Il ne répondit pas immédiatement. Son regard se posa sur le bâtiment de la pépinière, où une lumière venait de s’allumer derrière les grandes fenêtres. Je distinguai la

silhouette floue d'une femme debout près d'une table. Beniamin la remarqua également et détourna les yeux.

— Ce n'est pas encore décidé, dit-il. Je veux que le jardin retrouve sa valeur d'autrefois. Pour le moment, c'est tout ce que je peux vous promettre.

— Et moi, j'ai besoin de davantage qu'une promesse.

Au lieu de se vexer, il acquiesça.

— Vous avez raison.

Ces deux mots me surprirent davantage que sa résistance précédente. J'avais l'habitude des propriétaires qui considéraient la paysagiste comme une personne engagée pour donner une apparence professionnelle à leurs propres idées. Il avait l'air d'un homme habitué à prendre des décisions, et pourtant il ne cherchait pas à étouffer mes objections.

Nous entrâmes dans le jardin. Beniamin s'arrêta devant l'un des plus vieux pommiers et cassa une petite branche sèche. Dans la lumière du matin, je remarquai les particules de terre incrustées dans les plis de ses mains. Il regardait l'arbre avec une attention qu'il aurait été impossible de confondre avec de l'indifférence.

— Mon père l'a planté, dit-il. Il y a quarante ans. À l'époque, il n'y avait que des champs derrière la clôture.

— Vous tenez à le conserver ?

— Plus que les autres.

J'examinai le tronc.

— Dans ce cas, nous commencerons par lui. Mais sans analyses, je ne peux pas vous garantir que nous y arriverons.

— Je n’attends pas de promesses sans fondement, madame Dagna.

La façon dont il prononça mon prénom avait quelque chose d’étonnamment personnel pour un homme que je connaissais depuis quelques minutes à peine. Il n’avait rien fait qui puisse dépasser les limites de la politesse. Pourtant, j’avais la curieuse impression que notre conversation ne s’arrêterait pas aux arbres.

Un bruit de porte qui s’ouvrait retentit depuis le bâtiment.

— Beniamin ! appela une femme. Nous devons parler avant l’arrivée des autres.

Je vis sa mâchoire se contracter un instant.

— J’arrive, Marta.

La femme me regarda, puis observa les plans que j’avais dépliés. Son visage resta impassible.

— C’est elle, la paysagiste ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Beniamin.

— Alors, nous y voilà.

Il n’y avait aucun enthousiasme dans sa voix.

Beniamin ne prit pas la peine d’expliquer cette remarque. Il se pencha simplement, ramassa une pomme mûre sur le sol et me la tendit, la paume ouverte.

— Avant de décider ce qui restera ici, je vous propose de goûter. Cette variété n’a rien de particulièrement séduisant à première vue, mais elle a du caractère.

J’acceptai le fruit. Nos doigts se touchèrent pendant une fraction de seconde et il ne chercha pas à retenir ma main. Sur la peau de la pomme, une trace sombre de terre était restée.

Je mordis dedans. La chair était ferme et sucrée, avec une nette pointe d'acidité.

— Elle est bonne, reconnus-je.

— Je sais.

Je souris.

— La modestie fait-elle aussi partie de vos qualités ?

— Je ne la placerais pas dans mes cinq premières.

Je ris avant d'avoir pu me retenir.

Beniamin me regarda avec une telle attention que j'eus l'impression que ce rire venait de lui révéler quelque chose d'important. Puis il se détourna vers le bâtiment, où l'attendaient cette femme et une conversation qu'il ne souhaitait manifestement pas avoir devant moi.

Je restai entre les arbres, une pomme à la main et mes plans dans mon sac, avec la désagréable certitude que cette mission comportait bien plus d'inconnues que ne le laissaient entendre les documents.

J'aurais dû commencer par vérifier les limites de la parcelle et les conditions du contrat.

Au lieu de cela, je regardais Beniamin s'éloigner le long de l'allée et me posais une toute autre question.

Pourquoi, après tant de mois passés à apprendre si soigneusement à n'avoir besoin de personne, cet inconnu venait-il de me donner envie de l'entendre prononcer mon prénom une nouvelle fois ?

# Chapitre 1 - Les racines n’aiment pas la précipitation

Au cours des vingt minutes suivantes, je découvris trois choses. Le jardin était en bien plus mauvais état que ne le laissaient entendre les documents. Quelqu’un avait récemment marqué plusieurs arbres à abattre, alors qu’ils ne semblaient pas malades. Et Beniamin Lis avait manifestement l’habitude de prendre seul les décisions difficiles, puis de les présenter au monde comme si elles n’étaient pas négociables.

Cette dernière découverte coïncida avec son retour.

Je longeais justement l’ancienne allée qui menait à un petit pavillon lorsque j’entendis derrière moi le crissement caractéristique du gravier. Beniamin s’arrêta à ma hauteur. Il n’avait pas l’air d’un homme qui venait de passer un moment agréable en conversation.

— Nous avons un problème, annonça-t-il.

— Un seul ? C’est une bonne nouvelle. J’en ai déjà compté sept.

Il baissa les yeux vers le plan que je tenais déplié entre mes mains.

— Celui qui se trouve le long de la limite ouest.

— Pourriez-vous préciser ?

— Nous ne pouvons rien y planter.

Je tournai le plan vers lui. La partie ouest du jardin constituait l’élément le plus important de mon concept. J’y avais prévu une bande de plantes vivaces, un parcours sensoriel et un petit espace pédagogique où les visiteurs

pourraient découvrir d'anciennes variétés d'arbres fruitiers. Sans cette partie, l'ensemble perdrait sa liaison naturelle avec le verger.

— Pourquoi ? demandai-je.

— J'ai besoin de cet espace pour autre chose.

— Pour quoi exactement ?

Il garda le silence un instant.

— Pour des projets liés à l'avenir de la pépinière.

Je repliai lentement le plan.

— Monsieur Lis, nous avons défini le périmètre des travaux il y a trois semaines. Vous avez reçu le dossier de conception, formulé deux petites remarques et approuvé le projet. Et maintenant, vous m'annoncez que près d'un tiers du terrain n'est plus disponible ?

— Je n'ai pas dit que ce serait définitif.

— Mais vous ne pouvez pas non plus me dire pour combien de temps.

— Pas encore.

Je regardai autour de moi, dans le jardin, en essayant de maîtriser mon irritation. J'avais trente-neuf ans, mon propre atelier et suffisamment d'expérience pour reconnaître une situation dans laquelle un client tentait de changer les règles une fois le travail commencé. Je n'avais aucune intention de devoir une fois de plus prouver ma valeur en réparant l'indécision de quelqu'un d'autre.

— Dans ce cas, je suspendrai cette partie des travaux jusqu'à ce que je reçoive une décision écrite.

— Nous ne pouvons pas nous permettre de prendre du retard.

— Alors, je vous invite à prendre votre décision plus rapidement.

Il me regarda longuement. Le vent agita les feuilles du noyer voisin et fit tomber quelques gouttes d'eau sur son épaule. Il ne sembla même pas le remarquer.

— Vous parlez toujours ainsi à vos clients ?

— Seulement à ceux qui me paient pour concevoir un projet, puis m'empêchent de le réaliser.

Contre toute attente, il éclata de rire.

— Très bien. Je l'ai mérité.

— Ce n'est que le début de notre collaboration. Évitez de tirer des conclusions trop hâtives.

Son sourire resta sur son visage un peu plus longtemps que je ne l'aurais cru. Puis Beniamin s'approcha de la vieille pergola et posa une main sur l'un des poteaux.

— J'aimerais vous montrer quelque chose.

— Si c'est encore une partie du terrain à laquelle je n'ai pas le droit de toucher, je préfère le savoir ici.

— Cette fois, c'est quelque chose que vous devriez sauver.

Il me guida derrière le pavillon, vers une partie négligée du jardin, dissimulée derrière de hautes herbes. Le long d'un mur en briques sombres poussaient de vieux rosiers, presque entièrement étouffés par les pousses sauvages et les orties. Quelques branches portaient encore de petites fleurs rose foncé. Leur parfum était discret, légèrement épicé.

Je m'accroupis près du rosier le plus proche.

— Ce sont d'anciennes variétés, dis-je. Probablement une partie de la collection historique.

— Ma mère les collectionnait.

Je tournai la tête.

Beniamin regardait les rosiers autrement que les autres plantes. Son assurance un peu rude avait disparu. Il avait quarante-quatre ans, et pourtant, pendant un instant, il ressemblait à un garçon devant quelque chose qu'il ne pouvait pas récupérer.

— Combien y en avait-il ? demandai-je d'une voix plus douce.

— Vingt-six variétés. Du moins, c'est ce qui était indiqué dans son carnet. Après sa mort, nous avons essayé de préserver la collection, mais avec le temps, nous avons manqué de temps.

— Vous avez encore ce carnet ?

— Oui.

— J'aimerais le consulter.

Il me regarda avec une surprise manifeste.

— Vraiment ?

— Si je dois décider de ce qui peut être sauvé, je dois savoir ce qui poussait ici. Tout ne peut pas être reconstitué à partir de photographies.

Beniamin s'agenouilla près du rosier voisin et écarta délicatement une branche.

— Cette variété fleurissait encore en octobre. Ma mère disait qu'elle avait un sacré caractère.

— Elle avait visiblement bon goût.

— En matière de plantes ?

— En matière de choses qui ne capitulent pas à la première gelée.

Il leva les yeux vers moi à travers les branches. Il ne répondit pas, mais une lueur amusée se mêla dans son regard à quelque chose que je n'arrivais pas à nommer.

Nous travaillâmes pendant la demi-heure suivante presque sans échanger un mot. J'évaluais l'état des rosiers, photographiais les pousses et marquais les plantes qui nécessitaient des soins urgents. Beniamin apporta des gants, des sécateurs et un bac pour les déchets végétaux. Il n'essaya pas de diriger mes gestes. Lorsque je lui posais des questions sur l'âge des plantes ou sur la manière dont elles avaient été entretenues auparavant, il répondait avec précision.

Je remarquai pourtant un problème sérieux sur l'un des rosiers.

— Regardez, s'il vous plaît.

Je lui montrai une détérioration à la base d'une pousse. Le bois était pourri et la terre autour des racines était trop humide.

— Si nous laissons les choses en l'état, nous perdrons cette plante avant l'hiver.

— Pourrions-nous la déplacer ?

— Pas maintenant, pas dans cet état. Nous devons d'abord améliorer le drainage et vérifier si les racines sont encore saines.

— Et si elles ne le sont pas ?

— Nous essaierons de prélever des boutures pour la multiplier. Mais je ne vous promets pas que cela fonctionnera.

Beniamin accepta ma réponse sans protester.

Ce n'est qu'en me relevant que je remarquai une longue traînée de terre sur sa manche. Il avait également une égratignure sur l'avant-bras. Je portai instinctivement la main à ma poche pour chercher un mouchoir, puis m'arrêtai. Il n'avait pas besoin qu'on prenne soin de lui et je n'avais aucune raison de le toucher.

Il remarqua néanmoins mon geste.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il.

— Les rosiers ne sont pas particulièrement reconnaissants envers leurs propriétaires.

Il baissa les yeux vers son égratignure.

— J'ai l'habitude.

— Ce n'est pas toujours une qualité.

Nous restâmes un instant assez proches pour que je sente l'odeur de sa chemise, imprégnée d'air froid et de bois. Il ne recula pas, mais ne fit rien non plus qui m'aurait obligée à prendre mes distances.

Je fus la première à m'écarter pour récupérer mon appareil photo.

À midi, l'équipe d'entretien arriva. Deux employés de la pépinière devaient commencer à nettoyer les allées et à retirer les branches mortes. Lorsque nous atteignîmes la partie ouest du jardin, je remarquai des rubans rouges attachés à six pommiers.

— Qui les a marqués ? demandai-je.

Stefan, le plus âgé des deux employés, jeta un regard hésitant à Beniamin.

— Nous avons reçu hier l'instruction de préparer cette rangée pour l'abattage.

Je sentis la colère monter en moi.

— Sur quelle base ?

— C'est ce qu'on nous a demandé de faire.

— Sur les instructions de qui ?

Stefan hésita.

— Du bureau.

Beniamin retira ses gants.

— Pour l'instant, personne ne coupe quoi que ce soit, dit-il.

— Pourtant, les travaux étaient prévus pour vendredi, fit remarquer l'employé.

— Cela a changé.

Stefan acquiesça et s'éloigna avec son collègue en direction du pavillon.

Je restai près des arbres avec Beniamin.

— Vous étiez au courant ?

— Je savais que leur suppression avait été envisagée.

— Envisagée ? Quelqu'un a déjà donné l'ordre de procéder à l'abattage.

— Sans mon accord définitif.

— Cela signifie donc que, dans votre entreprise, on peut préparer l'abattage d'arbres sans l'autorisation du propriétaire ?

Une expression d'impatience apparut sur son visage.

— C'est plus compliqué que cela.

— Pour les arbres, pas vraiment. Soit ils restent, soit ils disparaissent.

Je m'approchai du premier pommier marqué. Sa couronne était irrégulière, mais les branches semblaient saines. Je soulevai un morceau d'écorce détaché, examinai le tronc et pris une photographie.

— Il n'y a aucune raison évidente de l'abattre, dis-je. J'ai besoin d'une évaluation d'un arboriste avant que qui que ce soit prenne une décision.

— J'ai mes propres spécialistes.

— Parfait. Dans ce cas, je vous demanderai leur avis par écrit.

— Dagna…

Pour la première fois, il prononça mon prénom sans le faire précéder d'une formule de politesse.

Je me retournai aussitôt.

— Oui ?

Il soupira.

— Je n'ai pas envie de me battre avec vous pour chaque arbre.

— Moi non plus. Mais tant que mon nom figurera sur ce projet, je ne laisserai pas disparaître des plantes en bonne santé simplement parce qu'elles gênent un plan qui ne m'a pas été révélé.

Il me regarda durement pendant quelques secondes. Puis il s'approcha du premier arbre et dénoua le ruban rouge.

Il fit de même avec les cinq autres.

Ce n'était pas un geste extraordinaire. Il ne réglait aucun de nos problèmes. Pourtant, quelque chose changea lorsque

je compris qu'il ne se contentait pas d'écouter mes arguments : il était également capable de modifier son propre comportement.

— Ils resteront en place jusqu'à l'expertise, dit-il.

— Merci.

— Ne me remerciez pas. Je continue de penser que la partie ouest doit être aménagée autrement.

— Et je continue de penser que vous devriez m'expliquer pourquoi.

Il esquissa un sourire qui n'avait rien de particulièrement joyeux.

— C'est une position honnête.

Dans l'après-midi, j'étalai les documents sur la grande table du pavillon. La température avait baissé. À travers les vitres sales, la lumière faisait prendre aux particules de poussière qui flottaient dans l'air une teinte presque dorée. Beniamin apporta deux tasses de thé, alors que je ne lui avais rien demandé.

— Sans sucre, dit-il en posant l'une d'elles devant moi.

— Comment le saviez-vous ?

— Je ne le savais pas. Le sucre est juste à côté.

Je ris.

J'examinai les nouvelles possibilités d'aménagement de l'allée. Si la partie ouest devait effectivement rester inaccessible, je pouvais déplacer une partie des plantations plus près du pavillon. Cela nécessitait cependant de revoir la composition et d'effectuer des travaux de terrassement supplémentaires.

— J'ai une proposition, annonçai-je.

Beniamin s’assit en face de moi.

— Je vous écoute.

— Nous conserverons le vieux verger comme centre de l’ensemble. La roseraie deviendra une partie plus paisible du jardin. Pour le moment, nous exclurons la bande ouest des travaux, mais pas du projet. Elle restera en attente jusqu’à ce qu’une décision définitive soit prise.

— Combien cela va-t-il nous coûter ?

— Financièrement, moins que de tout recommencer depuis le début. Sur le plan de l’organisation, cela demandera davantage de patience.

— Et la patience n’est pas toujours mon fort.

— Je l’avais remarqué.

Il se pencha sur le plan. La manche de sa chemise remonta légèrement, révélant une cicatrice près de son poignet.

— Et si je vous disais que j’ai besoin d’un endroit avant tout fonctionnel, pas beau ?

— Je vous demanderais pourquoi vous pensez que ces deux choses sont incompatibles.

Il me regarda attentivement.

— Personne ne m’a jamais répondu de cette façon.

— Peut-être avez-vous posé la question aux mauvaises personnes.

La pluie commença à tomber derrière la fenêtre. Les gouttes frappaient le toit du pavillon et l’air se remplit de l’odeur du bois humide. Beniamin fit tourner un crayon entre ses doigts pendant un instant, puis le posa à côté de mon plan.

— Il y a encore une condition, dit-il.

Je sentis que ma patience commençait réellement à s'épuiser.

— Je vous écoute.

— Je veux que le jardin puisse continuer à fonctionner même après votre départ. Je ne veux pas qu'il soit beau uniquement pendant les trois premiers mois.

— Tous mes projets comprennent un programme d'entretien.

— Je ne parle pas seulement d'entretien. Je parle des personnes qui travailleront ici. Elles doivent comprendre pourquoi telle ou telle chose a été créée et quelle est sa valeur.

Je le regardai plus attentivement.

— Sur ce point, je suis d'accord avec vous.

— Vraiment ?

— Ne prenez pas cet air aussi surpris. Je suis capable d'être d'accord avec vous.

— Je tâcherai de me souvenir de ce moment.

Je fis glisser une feuille vierge vers lui.

— Je préparerai un programme de deux formations pour l'équipe. La première avant le début de l'hiver, la seconde après la réalisation des principales plantations. En échange, j'exige un accès complet à la documentation et une seule personne chargée de prendre les décisions.

— Moi.

— C'est précisément ce que je voulais éviter.

Il éclata de rire, plus franchement que les fois précédentes.

Pendant un instant, il ne fut plus le propriétaire sévère de la pépinière, ni un homme dissimulant des problèmes familiaux. Il était simplement un homme dont le rire illuminait le visage d'une manière dangereusement séduisante.

Lorsque la pluie s'atténua, nous sortîmes devant le pavillon. Une fine brume flottait au-dessus du verger. Beniamin s'arrêta près des marches tandis que je rangeais mes documents dans mon sac.

— Demain, à huit heures ? demanda-t-il.

— À huit heures.

— Et prenez quelque chose de plus chaud. Ils annoncent du gel pour demain matin.

— Vous consultez la météo pour tous vos collaborateurs ?

— Seulement pour ceux qui arrivent avant sept heures et essaient d'ouvrir un portail cassé.

Je lui répondis par un sourire que je n'avais pas prévu de lui montrer.

Je me dirigeai vers ma voiture. Après quelques pas, j'entendis encore sa voix.

— Dagna ?

Je me retournai.

— Oui ?

— Je suis content que vous soyez venue.

Je ne répondis pas tout de suite. Ses paroles ne contenaient aucun flirt, du moins rien d'évident. Il y avait de la reconnaissance, peut-être une pointe de soulagement. Pourtant, je sentis que j'aurais aimé les entendre une nouvelle fois.

— Dites-moi encore cela dans huit semaines, répondis-je.

En quittant les lieux, je vis dans le rétroviseur qu'il se tenait toujours devant le pavillon.

Ce soir-là, je m'installai à mon bureau dans l'appartement que je louais à la périphérie de Sandomierz et ouvris mon agenda. Sous la date de mon départ pour Lisbonne figurait une courte inscription : « Nouveau départ ».

Je contemplai ces deux mots plus longtemps que je n'aurais dû.

Puis je refermai mon ordinateur avant qu'il ne me vienne à l'esprit d'ajouter la moindre question en dessous.

# Chapitre 2 - Des frontières tracées au crayon

Le lendemain matin, le verger m'accueillit sous une fine couche de givre et avec l'odeur de fumée qui s'élevait des fermes voisines. J'arrivai quelques minutes avant huit heures, équipée d'un pull plus épais, d'un thermos de café et d'une liste de conditions de collaboration que j'avais préparée la veille au soir. C'était ce dernier élément que je considérais comme le plus important.

Beniamin m'attendait près du pavillon. Il portait une veste sombre et tenait les plans que je lui avais envoyés la veille au soir, roulés sous le bras.

— Je vois que vous avez pris mon conseil au sérieux, dit-il en regardant mon pull.

— Uniquement parce que la température est descendue à deux degrés.

— Bien entendu.

— Et vous, avez-vous lu les documents ?

— Deux fois.

Cela me surprit.

J'avais l'habitude des clients qui signaient les devis sans les lire, puis contestaient des décisions pourtant décrites dès la première page. Beniamin avait l'air exigeant, mais il ne semblait pas mépriser le travail des autres. C'était une qualité bien plus séduisante que son sourire, même si je préférais ne pas comparer ces deux choses.

Nous entrâmes dans le petit bureau situé à l'arrière du pavillon. La pièce était aménagée simplement : une table en